

Anita Shapira : A propos de ceux qui nient l'existence du peuple juif¹ (2009)

Le compte rendu critique du livre de Shlomo Sand *Comment le peuple juif fut inventé ? De la Bible au sionisme* par l'historienne Anita Shapira² a été publié dans le *Journal of Israeli History* n° 28/1, en mai 2009. Ce texte a été traduit de l'anglais et les citations ne correspondent pas à la traduction française³ ni aux pages indiquées entre parenthèses par l'auteure. J'ai ajouté en annexe trois extraits de textes de spécialistes de l'URSS et de la Russie qui décrivent comment le mythe des Khazars a joué un rôle important dans les propagandes nationalistes (russe et ukrainienne), hitlériennes, staliniennes et antisémites – ce qui illustre les passerelles idéologiques fréquentes entre l'extrême droite et l'extrême gauche quand il s'agit de la prétendue « question juive ».

Y.C., *Ni patrie ni frontières.*

L'association particulière du judaïsme entre le nationalisme et la religion déconcerte à la fois les Juifs et les non-Juifs. En substance, le judaïsme est une religion universelle ; par définition, il est tribal. Les frontières du nationalisme juif sont définies par l'adhésion à la religion juive. Ce mariage de la religion et du nationalisme n'est pas propre aux Juifs. Dans le cas d'autres peuples également (les Ukrainiens, les Polonais, les Irlandais, les Grecs, les Hispaniques⁴, les Pakistanais, les Iraniens, les Arabes, etc.), la définition de l'identité contient une composante religieuse inhérente ; cependant, dans la mesure où leurs religions furent adoptées également par des non-nationaux, elles peuvent être présentées comme universelles. Dans le cas des Juifs, les frontières sont floues : depuis le début des temps modernes, certains Juifs se sont considérés comme étant affiliés à la communauté religieuse juive mais ils ont choisi de se désengager de la nationalité juive et d'adopter l'identité nationale de leur pays de résidence. Cette innovation a commencé avec l'exigence, formulée par [le comte de] Clermont-Tonnerre⁵, pendant la Révolution française, que les Juifs abandonnent leur identité distincte en tant que nation et fassent partie de l'État et de la nation française s'ils voulaient jouir de l'égalité des droits.

¹ J'aurais pu traduire le titre anglais de cet article («The Jewish People deniers») par «Les négationnistes du peuple juif», mais j'ai voulu éviter cet amalgame entre Sand et les négationnistes antisémites d'autant qu'il n'est pas effectué par l'auteure (NdT).

² Anita Shapira a publié une douzaine de livres en hébreu. Quatre de ses biographies ont été traduites en anglais (sur Ben Gourion, Ygal Allon, Yosef Haim Brenner et Berl Katznelson) ainsi que deux essais, l'un sur l'histoire d'Israël et l'autre qui s'intitule «La terre et le pouvoir. L'usage de la force par le sionisme 1881-1948». En français, on trouve seulement *L'imaginaire d'Israël : histoire d'une culture politique*, Calmann-Lévy, 2005 (NdT).

³ *Comment le peuple juif a été inventé* a été traduit de l'hébreu par Sivan Cohen-Wiesenfeld et Levana Frenk. La dernière édition, augmentée, comprend une nouvelle préface de Shlomo Sand, Flammarion, Champs, 2018 (NdT).

⁴ Cette notion d'un peuple ou de peuples «hispaniques» est pour le moins étrange d'autant que, à ma connaissance, elle ne correspond à aucune idéologie politique dans l'espace latino-américain ou espagnol. Seule la bureaucratie raciale nord-américaine utilise ce terme, mais dans un sens purement ethnique, voire racial (NdT).

⁵ Parlementaire monarchiste célèbre pour sa phrase : «*Il faut tout refuser aux Juifs comme nation, et tout accorder aux Juifs comme individus*» prononcée en décembre 1789, lors de la longue discussion qui se déroula à l'Assemblée constituante. Celle-ci finit par accorder l'émancipation aux Juifs le 27 septembre 1791 (NdT).

Mais la plupart des Juifs se considéraient comme faisant partie du *Klal Yisrael*⁶, cette communauté non structurée de Juifs qui professent leur appartenance au peuple juif, portent ses fardeaux et partagent ses joies, et s'identifient au destin des Juifs du monde entier. Au XIX^e siècle, cette masse de Juifs a donné naissance à un mouvement national juif dont le sionisme était l'une des branches.

Pour ceux qui ne font pas partie du collectif juif, le lien entre religion et nationalité est difficile à accepter ; même les personnes les mieux informées le trouvent étrange. En tant que ticket d'entrée dans la nationalité juive, en tant que rite tribal de passage, la conversion semble anachronique et embarrassante à une époque de plus en plus laïque. Ainsi, à chaque décennie [depuis 1948], nous avons assisté à des tentatives pour défaire ce lien en inventant un nouveau passé ; pour éradiquer la relation symbiotique entre la religion et la nationalité et permettre à la nouvelle nationalité israélienne de déployer ses ailes et s'envoler loin de l'histoire juive telle qu'elle était, vers un passé imaginaire purifié des défauts et des faiblesses juives.

La première grande tentative dans ce sens a été effectuée par les «Canaanéens⁷», petit groupe de jeunes intellectuels très influents qui cherchaient à se couper de deux mille ans d'exil et se considéraient comme les descendants des peuples fiers du Croissant fertile, plutôt que comme les descendants des habitants modestes des hameaux de l'Europe de l'Est. Cette tentative visait à inventer une identité locale liée à l'espace territorial du Croissant fertile, libérée du lien avec le peuple juif à travers les générations. Cette identité locale laïque faisait également une place aux autochtones arabes, censés être des citoyens jouissant de droits et d'obligations égaux dans l'État qui devait naître sur la terre d'Israël.

Au cours de la dernière décennie, l'écrivain A.B. Yehoshua a cherché à sa manière à se défaire de la symbiose nationale-religieuse, qu'il considère comme la source de la haine contre les Juifs à travers les âges ; il voulait que l'identité juive puisse se libérer de sa composante religieuse (Yehoshua, 2005). Entre les «Canaanéens», qui ont disparu de l'horizon public dans les années 1980, et Yehoshua, plusieurs autres figures, comme Boas Evron et Joseph Agassi, ont conçu et diffusé des idées similaires (cf. Evron, 1988).

Shlomo Sand, spécialiste de l'histoire française, est le dernier à s'être engagé dans cette voie. Il conteste le lien historique entre le peuple juif et la terre d'Israël. Il affirme que le peuple juif, pour reprendre ses termes, est une entité «inventée» ou une «mémoire implantée» sans aucun lien, en fait, avec la terre d'Israël. La négation de ce lien et la définition étroite des Juifs comme une simple «communauté religieuse» – un *millet*, terme turc utilisé par les «Canaanéens» pour définir la communauté des Juifs exilés – visent à inciter les Juifs israéliens à changer l'image qu'ils ont d'eux-

⁶ Terme censé désigner la totalité des Juifs vivant sur cette planète, religieux ou pas, vivant en Israël ou pas (*NdT*).

⁷ Canaan était le nom commun d'Israël jusqu'à l'époque du Second Temple. Certains nationalistes palestiniens prétendent qu'ils descendent des Cananéens, peuple présent dans une zone qui allait de l'Égypte à la Mésopotamie, entre – 3000 et – 1200 , avant d'être envahis successivement par les Philistins, les Grecs et les Romains. Cet héritage cananéen a été aussi revendiqué par des nationalistes juifs d'extrême droite. Selon Nathalie Frydman qui lui a consacré sa thèse, «*Le cananéisme naît à la fin des années 1930, [...] et plonge ses racines dans le terreau du révisionnisme radical et du Paris de l'immédiat avant-guerre. Cette idéologie antisioniste prône la renaissance du Canaan antique sur un territoire embrassant le Croissant Fertile, et propose de substituer à la communauté de foi – les Juifs – la communauté de sol – les Hébreux – comme assise de l'identité nationale. À son arrivée dans le Yishouv des années 1940, le cananéisme se constitue, avec un certain succès, en un mouvement clandestin mais peine à se faire une place sur l'échiquier politique du jeune État et se voit rapidement réduit au rang de secte. L'idéologie qui l'anime et qui se veut une révolution à la fois politique et culturelle continue néanmoins de se diffuser dans la société israélienne et laisse, dans la conscience nationale, une empreinte profonde. Le cananéisme refait surface dans les années 1960 et 1970 et prend, au sein de la nébuleuse cananéenne, la forme de différents combats : contre la coercition religieuse, pour la diffusion d'une authentique culture hébraïque ou la défense du Grand Israël (...)*» [«Le cananéisme des années 1930 aux années 1970. Anatomie d'un mythe national israélien», <http://journals.openedition.org/acrh/10478>]. Dans cette «nébuleuse» il y aurait eu, selon Shapira, aussi des individus de «gauche» mais je n'ai pas trouvé d'informations à ce sujet (*NdT*).

mêmes et à s'ouvrir à un concept civil [non-religieux] de l'identité ; cela permettrait à l'État d'Israël de devenir un «*État de tous ses citoyens*», sans lien avec les Juifs de la diaspora qui, eux aussi, seraient uniquement des communautés religieuses locales (par exemple, les «*judéo-américains*», comme il les appelle). Lorsque cela se produira, la discrimination pratiquée dans l'État d'Israël à l'encontre de ses citoyens arabes (les «*Palestino-Israéliens*» selon lui) sur la base de la loi du retour disparaîtra et ces derniers auront la possibilité de s'intégrer pleinement dans un État israélien qui se débarrassera de son identité juive indésirable tout en permettant aux Arabes de conserver leur identité distincte et leur culture unique.

Je ne débattrai pas ici de la façon dont Sand envisage qu'Israël devienne un «*État de tous ses citoyens*». J'examinerai plutôt sa tentative de faire entrer l'histoire dans un débat d'actualité et, à l'aide de présentations déformées et de demi-vérités, de l'adapter aux besoins d'une discussion politique – tout cela, ostensiblement, en arborant sa toge d'universitaire. Sand a écrit une polémique acerbe et pointue en s'appuyant sur un matériel historique très varié qu'il remanie à volonté pour prouver qu'il n'y a pas, et qu'il n'y a jamais eu, de nationalité juive. Je n'évoquerai ni le long discours de Sand sur l'essence du nationalisme (évocation inutile pour une discussion de base), ni son discours sinueux sur la nature ostensiblement raciste du sionisme (discours qui n'est guère plus qu'une raillerie déloyale). Sa thèse principale est la suivante : il n'existe pas de peuple juif, nous avons seulement affaire à des communautés religieuses-juives qui ont été formées principalement par des conversions massives tout au long de l'histoire juive.

Sand veut saper le récit juif traditionnel, qui dépeint le peuple juif actuel comme descendant des Juifs de la Bible et du Second Temple⁸ qui ont perdu leur terre, se sont dispersés dans le monde, mais ont conservé leur lien avec la patrie de la terre d'Israël, à laquelle – comme le dit le Rouleau de la déclaration d'Indépendance d'Israël⁹ – ils sont maintenant revenus. Cette image du peuple juif, affirme-t-il, est le fruit du travail des grands historiens juifs des XIX^e et XX^e siècles, en particulier Heinrich Graetz, Simon Dubnov et Ben-Zion Dinur¹⁰. Les «*méchants*» de l'histoire sont les historiens qui ont inventé le peuple juif.

Sand n'opère pas de distinction entre les sionistes et les autres types de nationalistes juifs ; il place donc Graetz et Dubnov dans le giron du sionisme, comme ayant créé le récit national qui a finalement servi le sionisme. Il rejette les grands historiens juifs et trouve à redire aux concepts du sociologue Anthony Smith parce qu'ils ne correspondent pas à ses propres conceptions¹¹. Pour Smith, le nationalisme ne découle pas seulement des facteurs économiques et de l'émergence d'une classe d'intellectuels, mais aussi de l'expression autonome d'une communauté ethnique ayant des souvenirs d'un passé partagé, des mythes communs sur leurs pères fondateurs, une culture commune, un lien avec la patrie et un certain degré de solidarité. Sand poursuit en «*classant*» les départements d'histoire juive qui, selon lui, se caractérisent par un «*refus obstiné de s'ouvrir à une historiographie innovante qui analyse les origines des Juifs et leur identité*» (p. 28). Ce sujet a été traité dans un article complet par mon collègue, Israel Bartal, et je n'y reviendrai pas ici¹². Cependant, je voudrais attirer l'attention

⁸ Le Premier Temple fut détruit en – 586 . Le Second Temple fut construit à partir de – 536 et détruit par les Romains en l'an 70 (NdT).

⁹ Cf. le texte complet : <https://www.axl.cefan.ulaval.ca/asie/israel-declaration-indep-1848.htm> (NdT).

¹⁰ Les 5 tomes de l'*Histoire des Juifs* de Graetz (1817-1891) furent traduits en français entre 1882 et 1897 et jamais republiés. Deux livres de Simon Dubnov (1860-1941) ont été traduits en français: *Précis d'histoire juive des origines à 1934*, Éditions du Cerf 1992 ; et *Histoire moderne du peuple juif 1789-1938*, Les Amis de Simon Dubnov, 1994. Les écrits de Ben-Zion Dinur (1884-1973) n'ont pas été traduits en français (NdT).

¹¹ C'est sans doute parce que Smith, après avoir tout d'abord souligné les liens puissants voire indissolubles entre racisme et nationalisme, a ensuite élaboré une interprétation plus complexe (ou plus indulgente du point de vue d'un antinationalisme radical que prétend incarner Sand) du nationalisme (NdT).

¹² Israel Bartal, «L'invention d'une invention», *Cités* 2009/2 (n°38), pp. 167-180, www.cairn.info/revue-cites-2009-2-page-167.htm, traduction d'un article paru dans le quotidien *Ha'aretz* le 28 mai 2008. [Cf. aussi Mireille Hadas-Lebel, «Le peuple juif est-il une invention ?

du lecteur sur les méthodes de Sand : il crée un problème là où il n'y en a pas, puis il proteste contre le fait que ce même sujet ne soit pas traité.

Existe-t-il réellement une historiographie innovante qui s'impose pour l'étude des origines et de l'identité des Juifs ? De plus, pourquoi la question des origines des Juifs serait-elle la clé de l'analyse de l'identité ? N'est-ce pas renverser le problème et avancer une proposition raciste qui ferait dépendre l'identité de l'origine ?

Personne ne prétend que les Juifs sont racialement purs depuis l'Antiquité. Aucun historien sain d'esprit ne défendrait une telle thèse. Au contraire, les historiens sur lesquels Sand s'appuie et qu'il rejette ont tous reconnu les conversions de la période du Second Temple [entre -436 et l'an 70, *NdT*] et du début du Moyen Âge, phénomène qui a ajouté des milliers de nouveaux «membres» au peuple juif. Parallèlement aux conversions au judaïsme, le peuple juif a également perdu de nombreux membres depuis la période du Second Temple, au profit du christianisme, de l'islam ou de l'assimilation. L'appartenance au peuple juif n'a jamais été fondée sur la notion de race mais sur l'adoption de la religion juive, et c'est toujours le cas. Par conséquent, la discussion sur les origines des Juifs peut être intellectuellement intéressante, elle représente une curiosité, tant qu'elle ne dégénère pas en s'engageant sur un terrain racial. Mais on ne voit pas très bien pourquoi le sujet serait tellement important pour la recherche historique qu'il mériterait d'accuser tous les spécialistes de l'histoire juive de propager un conservatisme étroit.

Sand fonde ses arguments sur les interprétations les plus ésotériques et les plus controversées, tout en cherchant à saper la crédibilité d'érudits importants en rejetant leurs conclusions sans apporter la moindre preuve.

Voici quelques exemples : en ce qui concerne la Bible, il s'en prend au récit sioniste qui fait de la Bible un titre de propriété sur la terre d'Israël¹³. Il cite les réserves des archéologues sur les débuts du peuple juif, l'Exode, etc. Les archéologues israéliens affirment qu'ils n'ont trouvé aucune preuve archéologique permettant d'étayer la grandeur des royaumes de David et de Salomon¹⁴, telle qu'elle est présentée dans la Bible. Ils estiment que le judaïsme a apparemment fait ses premiers pas à l'époque de Josias (qui aurait régné entre - 639 et - 609, *NdT*) et de la grande réforme religieuse qui s'ensuivit, époque à laquelle il est plausible de dater les commencements du judaïsme. Cependant, même cette interprétation ne le satisfait pas. Il fait appel à l'école extrême de Copenhague qui, à la suite de Julius Wellhausen, ignore totalement la période du Premier Temple¹⁵ et situe l'émergence du judaïsme dans l'exil babylonien¹⁶ (p. 122). Ce faisant, il cherche à minimiser les périodes de souveraineté juive sur la terre d'Israël. A son avis, les Hasmonéens¹⁷ étaient en fait des Hellènes (d'où leurs noms grecs), connus pour leur politique de conversion. Il brandit allègrement la conversion forcée des peuples conquis par Alexandre Yanai¹⁸ : déjà à l'époque du Second Temple, les Juifs n'étaient pas «juifs». Les vrais Juifs étaient des Judéens, c'est-à-dire des natifs de Judée¹⁹. Sand

Beaucoup de bruit pour peu de chose», *Commentaire* n° 128, 2009, https://www.ajcf.fr/IMG/pdf/commentaire_Sand.pdf, *NdT*.]

¹³ La déclaration d'indépendance commence par cette phrase : «*Israël est le lieu où naquit le peuple juif*» qui «*fit don de la Bible au monde entier*» ; cet État entend réaliser «*le rêve poursuivi de génération en génération : la rédemption d'Israël*» et les signataires concluent ce texte en se disant «*confiants en l'Éternel tout-puissant*», ce qui n'est pas vraiment une marque d'athéisme ou même d'agnosticisme ! (*NdT*).

¹⁴ David vécut environ entre -1040 et -970. Son royaume fut le plus étendu de l'histoire d'Israël. Son fils, le roi Salomon, régna entre -968 et -928 environ, et fit construire le premier Temple. Tous deux sont des rois censés incarner de nombreuses vertus (*NdT*).

¹⁵ Soit du X^e siècle avant Jésus-Christ à -586 (*NdT*).

¹⁶ Cet exil-déportation des Juifs aurait eu lieu en plusieurs étapes entre -597 et -538 (*NdT*).

¹⁷ Hasmonéens : dynastie sacerdotale et royale qui régna en Judée entre -134 et -37 (*NdT*).

¹⁸ Alexandre Jannée, troisième roi hasmonéen de Judée et grand-prêtre de Jérusalem, régna de -103 à -76 et est considéré comme un tyran sanguinaire dans le Talmud (*NdT*).

¹⁹ Judée : région aride et montagneuse, aux dimensions variables au cours de l'histoire, délimitée au nord par la Samarie, au sud par le désert du Néguev, à l'ouest par la plaine côtière et à l'est par la vallée du Jourdain, soit les villes de Jéricho, Jérusalem, Bethléem et Hébron (*NdT*).

«dévoile» le fait bien connu que, pendant la période du Second Temple, une diaspora juive est apparue dans tout l'Empire romain.

Menachem Stern, historien de l'époque, a cité plusieurs causes pour expliquer cette émergence, des expulsions aux conversions en passant par les raisons économiques. Sand commente : «*La technique de diffusion de l'information dans les études sur l'histoire nationale trouve ici une expression particulièrement marquée*» (p. 145). En d'autres termes, le fait que Stern ait cité les conversions à la fin de sa série de causes est interprété par Sand comme un stratagème pour dissimuler ce qu'il considère comme le facteur décisif. Stern a peut-être classé les conversions à la fin de sa série de causes parce que son évaluation différait de celle de Sand, ou par pur hasard, sans aucune intention cachée, mais Sand voit des motivations secrètes partout.

Sand traite de la même manière les historiens Haim Ze'ev Hirschberg²⁰ et Israel Ben Ze'ev²¹, qui ont écrit sur le royaume juif de Himyar²² et sur les tribus berbères qui se sont converties en Afrique du Nord, et auprès desquels Sand a puisé ses connaissances sur les conversions. Selon Hirschberg, la plupart des convertis au judaïsme seraient devenus musulmans lors de la conquête islamique. Sand n'accepte pas cette hypothèse, parce qu'il souhaite affirmer que les communautés juives nord-africaines seraient issues de ces conversions. Il reproche donc à l'historien de «*ne pas avoir compris*» ce «*fait*» (p. 200). Lorsque l'historien arabe du XIV^e siècle, Ibn Khaldoun, exprime des doutes sur la conversion des Berbères et écrit que, de toute façon, le conquérant musulman qui s'est emparé de l'Afrique du Nord a effacé les traces des religions existant avant la conquête, Sand l'interprète à l'encontre des références citées : «*On peut raisonnablement supposer qu'Ibn Khaldoun a supposé que....*» Ce qu'Ibn Khaldoun a supposé ne se prête pas à la probabilité d'une hypothèse s'il ne l'a pas dit explicitement. Cependant, Ibn Khaldoun n'étant pas un historien sioniste, il ne peut être rejeté d'emblée...

Sand aime malmener aussi un autre sujet : le mythe de l'exil. Selon lui, les Juifs (mais y en a-t-il eu ou pas ?) n'ont pas été expulsés de la terre d'Israël, ils n'en ont pas été exilés ; la plupart d'entre eux y seraient restés et auraient fini par adopter l'islam ; ils seraient les ancêtres des Palestiniens actuels. D'autre part, la diaspora juive de la période du Second Temple et des périodes suivantes proviendrait principalement de convertis juifs qui n'auraient eu aucun lien avec la terre d'Israël. Sand nous présente ici l'autre volet de la thèse de la conversion selon laquelle les Juifs n'ont pas été chassés de la terre d'Israël, n'ont aucun lien avec elle et n'appartiennent pas à ce pays : ceux qui y appartiennent sont plutôt les Palestiniens, les habitants de cette terre depuis l'Antiquité.

Là encore, il reprend les propos de Dinur et de ses collègues, qui ont remis en cause le concept d'expulsion : ils ont souvent souligné qu'une importante communauté juive était restée dans le pays jusqu'au VII^e siècle, dont les vestiges, selon les recherches actuelles, ont perduré jusqu'à la conquête par les croisés au XI^e siècle. Le mouvement sioniste a cherché à montrer que les Juifs étaient très attachés au pays ; du point de vue sioniste, la question de l'expulsion était moins importante que le

²⁰ Plusieurs livres de Hirschberg (1903-1976) ont été traduits en anglais et un seul en français *Les sciences juives et chrétiennes en Arabie avant l'islamisme. Addition à l'histoire de l'islamisme*, 1937 ; ses travaux ont porté surtout sur l'histoire des Juifs dans les pays dits musulmans et son œuvre principale évoque, en deux volumes, l'histoire des Juifs d'Afrique du Nord (*NdT*).

²¹ Un livre de cet historien (1893-1980) a été traduit en anglais : *The Xenophobe's Guide to the Israelis* (Le guide xénophobe pour les Israéliens), Oval Books, 2001 (*NdT*).

²² Le royaume himyar commença en Arabie du Sud (le Yémen actuel) puis s'étendit au centre et à l'ouest de l'Arabie. «*Au IV^e siècle de l'ère chrétienne, l'Arabie du Sud unifiée sous la couronne des rois de Himyar abandonne les cultes des divinités ancestrales et adopte le monothéisme comme religion officielle. La transition du polythéisme au monothéisme apparaît comme un moyen de consolidation de cet État diversifié à organisation tribale. Les souverains himyarites lancent des campagnes militaires en Arabie centrale et parviennent à imposer leur domination aux tribus nomades. Après une période d'hégémonie, le pays succombe cependant au VI^e siècle, déchiré par les conflits politiques et religieux, avec la persécution des chrétiens par un roi juif, et les interventions étrangères, de l'Éthiopie qui impose le christianisme, puis de la Perse sassanide*», Iwona Gajda, *Le royaume de Himyar à l'époque monothéiste*, A.I.B.L., 2009 (*NdT*).

fait de montrer que des Juifs étaient restés dans le pays. Là encore, Sand érige un fantôme – l'exil – et «prouve» qu'il n'a jamais eu lieu, ce que les historiens ne nient pas.

D'autre part, il ignore le fait qu'un certain nombre d'événements sont restés dans la mémoire collective juive comme des événements traumatisants, même si les Juifs n'ont pas été exilés de leur terre, et que nombre d'entre eux se sont dispersés dans l'Empire romain de leur plein gré. Il suffit de mentionner la perte même de la souveraineté juive sur la terre d'Israël, le changement de son nom en Palestine par les Romains dans le but d'en effacer toute trace juive, et l'établissement d'une colonie romaine idolâtre sur les ruines de Jérusalem après l'écrasement de la révolte de Bar-Kokhba²³. Ces événements furent traumatisants, même si la communauté juive en terre d'Israël, notamment en Galilée, continua à prospérer, au moins jusqu'à ce que le christianisme devienne prédominant dans l'empire romain au cours du IV^e siècle.

La conscience de l'exil était profondément ancrée chez les Juifs, et leur sentiment d'humiliation d'avoir perdu la souveraineté sur la terre d'Israël ne fit qu'augmenter avec la montée du christianisme et de l'islam – sans que cette conscience ait un rapport avec la question de savoir s'ils avaient ou non été contraints à l'exil.

Sand brandit fièrement l'hypothèse d'un historien selon laquelle le mythe du «Juif errant» (qui interprète le séjour des Juifs dans la diaspora comme un châtement plutôt que comme un libre choix) aurait été transmis aux Juifs par des sources chrétiennes. Même si l'on considère cette hypothèse comme vraie, elle n'enlève rien à l'importance de l'image que les Juifs se firent d'eux-mêmes en tant que collectif souffrant, ballotté sans cesse d'un endroit à un autre dans l'exil. Sur ce sujet, comme sur d'autres abordés par Sand, il existe également une autre interprétation de la fondation du mythe de l'exil : l'expression «*À cause de nos fautes, nous fûmes exilés de notre terre et éconduits de notre sol*» apparaît dans la prière hébraïque et a été documentée par écrit dès le IX^e siècle et remonte apparemment à beaucoup plus loin : par conséquent, il ne s'agit pas nécessairement d'un concept chrétien, mais d'un concept juif, qui considère l'éloignement de la terre d'Israël comme un châtement divin, un état misérable en quête de *tikkun* – de réparation. Comme il n'y a pas eu d'historiens sionistes pendant les mille premières années après Jésus-Christ, il semble que la «*mémoire implantée*» dont parle Sand n'ait pas été créée par eux, mais qu'elle appartienne à l'image que les Juifs se font d'eux-mêmes depuis la destruction du Temple.

Les idées sur la fin des temps étaient liées à la souveraineté sur la terre d'Israël. «*Il n'y a pas de différence entre ce monde et les jours du Messie, si ce n'est que [lors de ces derniers, il n'y aura pas] de servitude de la part des puissances étrangères*», écrivit Amora Shmouel de Babylone²⁴. Maïmonide explique que, à l'ère messianique, «*à l'exception du fait que la souveraineté reviendra à Israël, rien ne sera essentiellement différent de ce qu'il est aujourd'hui*²⁵». La croyance messianique contenait certes des éléments universels, mais le Messie devait également être un Messie juif particulariste. En d'autres termes, le concept d'exil n'est pas nécessairement lié à l'expulsion des Juifs, mais à la prise de conscience d'un peuple qui a perdu le contrôle de lui-même et de sa terre. Les Juifs n'étaient pas moins «un peuple» que les Romains ou les Grecs, et c'est ainsi que les voyaient leurs contemporains.

Le sentiment d'exil et l'aspiration à la rédemption messianique conférèrent au séjour dans la diaspora un caractère éphémère, transitoire, aux connotations nationalistes. Celles-ci se retrouvent en

²³ La révolte de Bar-Kokhba se déroula entre 132 et 135. Cette seconde insurrection des Juifs de Judée contre l'empire romain aboutit à la constitution temporaire d'une armée et d'un État juifs. Les Romains massacrèrent des dizaines de milliers de Juifs et rasèrent Jérusalem, ce qui provoqua un nouvel exode important des Juifs vers d'autres régions (*NdT*).

²⁴ Amora Shmouel Brakhot 34 72 (traduction de Soncino). [Au III^e siècle avant Jésus-Christ, celui qu'on appelle également Mar Samuel fut un grand dirigeant spirituel et un spécialiste du Talmud, *NdT*.]

²⁵ Commentaire sur la Mishna par Maïmonide, Sanhedrin 10a, cité dans Twersky, (dir.), *A Maimonides Reader*, p. 414.

effet dans la lettre du roi khazar Joseph²⁶ à Hasdai Ibn Shaprut²⁷, qui lui demande les dernières nouvelles concernant la venue du Messie dans l'attente du retour à Jérusalem. Apparemment, la «*mémoire implantée*» était déjà bien ancrée à la fin du premier millénaire, et même les Juifs convertis, comme les Khazars, ressentaient un sentiment d'exil, même s'ils vivaient en toute indépendance sur leur propre sol.

D'autre part, pour Hasdai Ibn Shaprut et tous ceux qui ont écrit sur les Khazars, l'existence même d'un royaume juif, fût-ce en dehors des frontières de la terre d'Israël, était une source d'encouragement et de fierté face à toutes les humiliations et au mépris subis par les Juifs dépouillés de leur pouvoir et de leur souveraineté. Il ne s'agissait pas d'émotions religieuses. Elles étaient l'expression d'une mémoire collective liée à un héritage national, à des souvenirs très anciens, à une vie culturelle et à des coutumes quotidiennes qui favorisent la conscience d'une séparation religieuse et nationale. Quiconque vit selon le calendrier hébraïque, en accord avec les saisons de la terre d'Israël, quiconque lit chaque année la Haggadah²⁸ de Pessah, qui est l'histoire d'un peuple qui se libère de l'esclavage et acquiert la liberté, ne peut s'empêcher de s'identifier à ce collectif et au sentiment d'être un groupe à part, en rupture avec son environnement, dans le cadre d'un affrontement défini non seulement en termes de religion, mais aussi en termes de peuple. Il ne s'agit pas nécessairement d'une origine commune, mais d'une même mémoire historique, d'une même conscience de soi, d'un même écho du passé. Ces éléments ne furent pas «*implantés*» par le sionisme. Ils faisaient partie intégrante de la conscience de la communauté juive jusqu'à ce que les Juifs rencontrent les différentes formes de modernisme, qui défirent le tissu de l'identité juive.

Le livre de Sand repose sur la conviction que les Juifs d'Europe de l'Est, le «*peuple yiddish*» selon sa définition, ne descendaient pas des Juifs venus du Moyen-Orient en Pologne via les communautés ashkénazes²⁹, mais des Khazars. Ces tribus nomades construisirent un empire entre la mer Noire et la mer Caspienne, se convertirent au judaïsme au VIII^e siècle et se dispersèrent aux quatre vents lorsque leur État fut détruit entre le X^e et le XIII^e siècle .

Sand affirme que, jusqu'aux années 1960, les «*reconstructeurs sionistes du passé*» (faussaires bien connus, selon lui) ne dissimulèrent pas les origines khazares des Juifs, mais que, depuis lors, une chape de «*silence*» aurait occulté le sujet. Il émet, sans l'étayer, l'hypothèse que ce changement serait dû à l'une des deux causes suivantes: soit (1) la décolonisation, qui aurait rendu nécessaire de prouver que les Juifs n'étaient pas simplement les colons blancs d'un pays qui n'est pas le leur (de telles attaques contre le sionisme étaient déjà apparues au début du mandat britannique, au cours de la même période où, selon Sand, les sionistes ne dissimulèrent pas leur origine khazare) ; soit (2) le poids accru accordé à l'ethnicité dans les politiques de l'identité durant les années 1970 (mais il affirme que le «*temps du silence*» commença plus tôt)...

Certaines personnes s'efforcèrent de minimiser le lien avec les Khazars, affirme Sand, «*à mesure que les mécanismes de mémoire de l'État s'établissaient et se consolidaient au sein de l'État d'Israël*» (pp. 206-8). L'idée d'une conspiration de forces obscures se réunissant afin de comploter sur ce qu'il convient de retirer de la mémoire collective reflète la paranoïa d'une minorité idéologique qui semble croire que, si elle détenait le pouvoir, elle se comporterait ainsi.

Les historiens ont-ils vraiment affirmé ce que Sand leur attribue ? En réalité, leurs affirmations furent beaucoup plus nuancées, même s'ils mentionnèrent les Khazars et se montrèrent enthousiastes à l'idée d'un royaume juif au début du Moyen Âge. Sur la question des Khazars, les méthodes de Sand sont à nouveau mises en évidence, car il s'empare de la théorie la moins orthodoxe dans ce domaine et l'étire jusqu'aux limites extrêmes de la logique, voire au-delà.

Quelques exemples : les chercheurs ne sont pas d'accord sur la question de savoir si tous les Khazars (ou seulement la monarchie et l'élite aristocratique) se convertirent au judaïsme. Selon Sand,

²⁶ Le roi Joseph était le grand khan des Khazars. Il n'existe pas de version originale de ces deux lettres, rédigées entre 950 et 960, seulement des copies datant des XIII^e et XVI^e siècles (NdT).

²⁷ Hasdai Ibn Shaprut, ministre des Affaires étrangères d'Abd al-Rhman III, émir omeyyade d'Andalousie puis calife de Cordoue entre 912 et 961 (NdT).

²⁸ *Haggadah*: ensemble de versets, psaumes, prières et poèmes qui célèbrent l'exode des Juifs hors d'Égypte relaté dans l'Ancien Testament – la Torah pour les Juifs (NdT).

²⁹ Communautés principalement enracinées en Europe centrale et orientale (NdT).

ils se seraient tous convertis. Lorsque l'État khazar fut conquis par les Russes et que la famille royale et la noblesse furent apparemment massacrées, les sources mentionnent que certains Khazars se convertirent à l'islam et d'autres au christianisme. Certains restèrent apparemment juifs et s'installèrent dans la péninsule de Crimée et dans la ville de Kiev en Russie. Les chiffres réels restent inconnus, mais les Khazars n'étaient pas très nombreux. Les sources sont très rares et il existe peu de preuves archéologiques. L'ensemble du sujet est à cheval entre la légende et la réalité historique.

De l'aveu même de Sand, le spécialiste le plus estimé de la monarchie khazare est D. M. Dunlop, un non-Juif britannique maîtrisant les langues nécessaires à l'étude des Khazars, peuple sur lequel on trouve des informations fragmentaires et parfois contradictoires dans la littérature arabe, hébraïque, byzantine et chinoise. À la fin de son livre, Dunlop évoque la théorie selon laquelle les Juifs d'Europe de l'Est seraient les descendants des Khazars ; à son avis, cette thèse «*peut être traitée très brièvement, parce peu de preuves la concernent directement et qu'elle conserve inévitablement le caractère d'une simple supposition*³⁰». Employant une litote typiquement anglaise, il ajoute que parler des Juifs d'Europe de l'Est, des Ashkénazes, comme des descendants des Khazars «*reviendrait à aller bien au-delà de ce que permettent nos archives imparfaites*³¹». Sand définit Dunlop comme un auteur «*extrêmement prudent*» et l'essentiel de son travail comme «*timoré*» (p. 227). Il est certain que Dunlop a été prudent puisqu'il n'a pas trouvé d'éléments permettant de corroborer les fantasmes et les divagations qui circulent sur les Khazars. Sand, quant à lui, se permet de raisonner bien au-delà des preuves historiques existantes et d'écrire l'histoire telle qu'elle aurait pu être.

Il est loin d'être le premier à avoir affirmé que les Juifs ashkénazes actuels seraient issus des Khazars. Cette question a suscité un intérêt considérable au cours des soixante dernières années, la plupart du temps pour des motifs peu recommandables [cf. annexes]. Une recherche sur Internet pour «*Khazars*» ou «*Khazarie*» nous donne des dizaines de sites web sur le sujet, certains pro-juifs, mais l'écrasante majorité d'entre eux sont remplis d'une haine effrayante pour les Juifs.

Les nationalistes russes orthodoxes présentent le royaume khazar comme l'expression de l'éternel conflit entre judaïsme et christianisme. Les nationalistes néopaiens anti-chrétiens considèrent les Khazars comme faisant partie du complot «*judéosioniste*» visant à affaiblir l'humanité pour donc à contrôler. Les fondamentalistes chrétiens invoquent les Khazars pour saper l'idée que les Juifs d'aujourd'hui sont les descendants du «*peuple divin*» (sans pour autant les exonérer de l'accusation de déicide). Les Khazars figurent sur le site web des «*biblebelievers*» (www.biblebelievers.org.au) ; selon eux, «*l'idée que les Juifs d'Europe de l'Est sont issus en ligne directe des Khazars est un fait historique*». L'auteur poursuit en affirmant qu'Hitler pourrait être un descendant de l'une des Dix Tribus³², et Chaim Weizmann³³ un descendant des Khazars. Par conséquent, «*le foyer auquel Weizmann, Silver³⁴ et tant d'autres sionistes ashkénazes ont aspiré à retourner n'a très probablement jamais été le leur*». Les défenseurs du White Power (Pouvoir Blanc) dénoncent la présence des Juifs au sein du gouvernement américain en s'inspirant des *Protocoles des Sages de Sion*. Selon eux, ce ne sont pas vraiment des Juifs mais les descendants des Khazars ; ils ne sont donc pas dignes de l'aide américaine pour les ramener sur la terre d'Israël – aide qui découle de l'idée selon laquelle les Juifs sont les descendants du Peuple Élu auquel Dieu a promis la terre d'Israël.

³⁰ Dunlop, *The History of the Jewish Khazars*, p. 261.

³¹ *Ibid.*, p. 263.

³² Au départ, dans la Bible, il existe douze tribus d'Israël, censées descendre des douze fils de Jacob. Les «*Dix Tribus perdues*» sont celles qui se séparèrent du royaume de Juda pour former le royaume d'Israël après la mort du roi Salomon. Lorsqu'elles furent vaincues par les Assyriens, les populations furent massivement déportées, selon la légende. Ces déportations et exils sont la base du mythe de ces tribus «*perdues*» et ensuite... «*retrouvées*» dans des pays aussi divers que l'Inde, le Nigéria, l'Éthiopie ou le Pakistan (*NdT*).

³³ Chaïm Weizman (1874-1952) : par ces travaux scientifiques, il soutint activement l'effort de guerre anglais pendant la première guerre mondiale, et fut à l'origine de la déclaration Balfour en faveur d'un «*foyer national juif*» en Palestine. Dirigeant de l'Organisation sioniste mondiale à deux reprises, il fut le premier président d'Israël (*NdT*).

³⁴ Abba Hillel Silver (1893-1963) : rabbin polono-américain et orateur célèbre engagé dans le mouvement sioniste aux États-Unis dès son adolescence (*NdT*).

Ce chœur d'absurdités a été rejoint par les extrémistes islamistes qui accusent les Juifs d'être responsables des attentats du 11 septembre ; parmi les autres péchés qu'ils leur attribuent, ces extrémistes soutiennent que les Juifs descendent des Khazars, qu'ils ne sont pas de vrais Juifs et qu'ils ont pourtant l'effronterie de revendiquer la terre d'Israël et leur lien avec le patriarche Abraham, etc.

Le livre d'Arthur Koestler, *La treizième tribu : l'empire khazar et son héritage*³⁵, figure également dans cet inventaire : «*Le cliché, la fausseté et la mascarade du "peuple élu" sont-ils enfin terminés ?* («Research Proves Jews are not Israelites», <http://assemblyoftrueisrael.com/TruthPage/JewsarenotIsraelites.htm>). Ceux qui le citent peuvent puiser dans les écrits antisémites de Henry Ford³⁶. Comme l'a fait remarquer un spécialiste de l'histoire des Juifs d'Europe de l'Est, les termes «*Khazarie*» et «*Khazars*» peuvent «*être employés à n'importe quelle fin idéologique*» (Klier, 2005).

L'abondance des polémiques antijuives qui se targuent de ne pas être antisémites puisque les Juifs ne sont pas vraiment des Sémites met en évidence la dimension raciste de la discussion sur les origines ethniques des Juifs. Sand ne fait pas référence à cette littérature et ne semble pas conscient des proximités suspectes entre cette démarche et ses propres thèses.

Autre exemple de la méthodologie de Sand : certains chercheurs soutiennent que le yiddish viendrait du slave plutôt que de l'allemand. Ils sont très peu nombreux et leur position est rejetée par la plupart des spécialistes. Paul Wexler (2002) est le plus connu d'entre eux. Ces universitaires ont du mal à expliquer d'où pourraient venir les éléments allemands du yiddish, d'autant que les Juifs parlant cette langue peuvent comprendre l'allemand moderne assez facilement ! Sand a adopté l'explication d'Abraham N. Pollak selon laquelle les Juifs polonais auraient eu des contacts commerciaux avec les Allemands en Pologne et auraient donc absorbé leur langue (p. 232).

Mais il est difficile de trouver des preuves de ces contacts intensifs entre Juifs et Allemands en Pologne qui auraient ostensiblement conféré au yiddish son caractère allemand. Un exemple de la manipulation de Sand : pour contredire l'affirmation selon laquelle le yiddish est issu de l'allemand, il affirme qu'«*aucune découverte historique n'indique la migration des Juifs de l'ouest de l'Allemagne vers la partie orientale du continent*» (p. 232, c'est moi qui souligne). Le lecteur non averti ne remarque pas le mot «*ouest*», mais Sand sait bien qu'on a trouvé des preuves de l'origine yiddish des dialectes allemands dans l'est et le sud de l'Allemagne. Son affirmation est donc douteuse, mais l'attention du lecteur ne sera pas attirée par la phrase ci-dessus parce qu'il aura l'impression que les Juifs de l'ouest de l'Allemagne n'ont pas migré vers l'Europe de l'Est et n'ont donc pu apporter la langue yiddish avec eux. Cette tentative de trouver la source du yiddish dans les pays slaves montre bien comment l'idéologie peut influencer l'écriture de l'histoire.

L'histoire des groupes ethniques est très difficile à reconstituer. Les expéditions mongoles du XIII^e siècle ont décimé des populations, provoqué des exodes massifs et dévasté des régions entières. La peste noire du XIV^e siècle a éliminé au moins un tiers de la population européenne. Qu'est-il arrivé à la population locale de la terre d'Israël, à laquelle Sand attribue des origines juives : n'a-t-elle pas subi des conquêtes, des expulsions, des épidémies, etc. ?

Il en va de même pour les Khazars : combien d'entre eux conservèrent-ils leur judaïsme ou survécurent-ils aux Mongols, et jusqu'où émigrèrent-ils ? Autant de questions auxquelles les recherches actuelles ne permettent pas de répondre aisément. Certes, on sait que des Juifs se sont installés dans le sud de la Russie au début du XI^e siècle et qu'ils étaient apparemment des Khazars. Mais il manque un chaînon entre eux et les Juifs qui ont commencé à arriver dans le royaume de Pologne à partir du XIII^e siècle et pour lesquels on dispose depuis lors d'une documentation continue. D'après la répartition géographique des communautés juives au XV^e siècle, il est clair que la grande majorité des Juifs vivaient à l'époque dans l'ouest de la Pologne et que, au cours des deux siècles suivants, ils se sont progressivement installés dans l'est de la Pologne et en Ukraine (Rosman, 1991). Combien de Khazars les rejoignirent-ils ? Combien d'exilés juifs espagnols atteignirent-ils la Pologne ? Combien de mariages mixtes furent-ils célébrés ? Combien de conversions ou de viols collectifs eurent-ils lieu dans cet espace, aboutissant à diversifier le pool génétique de ces Juifs ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir.

³⁵ Publié en anglais en 1976 et traduit en français la même année (NdT).

³⁶ Cf. Henry Ford, *Le Juif international*, recueil d'articles antisémites publiés entre 1920 et 1922, régulièrement réédité par l'extrême droite y compris en France (NdT).

L'un des principaux arguments de Sand repose sur des chiffres : si ce ne sont pas des Khazars, d'où viennent les millions de Juifs d'Europe de l'Est ? Après tout, les quartiers juifs d'Allemagne ne comptaient que quelques milliers de personnes au début du Moyen Âge. La réponse se trouve dans les données statistiques : lors du recensement effectué à la veille du partage de la Pologne (en 1764), le royaume de Pologne et de Lituanie comptait environ 750 000 Juifs. Si l'on tient compte d'une croissance démographique moyenne modérée de 1,6 par an, on en déduit que la Pologne-Lituanie comptait 150 000 Juifs en 1660 (selon un autre calcul, seulement 100 000). Selon les calculs d'historiens tels que Itzhak Schipper et Salo W. Baron, qui se fondent sur des estimations des taxes et impôts payés par les Juifs polonais, en 1500 (environ 400 ans après la destruction du royaume khazar), la Pologne ne comptait que 24 à 30 000 Juifs. Selon un autre historien (Bernard D. Weinryb), ils n'étaient que dix mille³⁷. D'une manière ou d'une autre, ces chiffres correspondent à la fois aux taux de migration des Juifs venant de l'ouest de l'Europe et à l'accroissement naturel, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des dizaines de milliers de Khazars pour équilibrer le compte. La forte augmentation démographique des Juifs en Europe de l'Est s'est produite au XIX^e siècle, pas avant. Ce n'est pas le lieu ici d'expliquer les causes de cette croissance, mais il convient de préciser qu'elle n'est pas due à des migrants inconnus.

Sand prétend que, en dehors de la religion, les communautés juives n'avaient pas de dénominateur commun et ne constituaient donc pas un peuple. Mais il n'apporte aucune preuve à l'appui de cette affirmation. Il accuse donc les historiens d'avoir omis d'étudier le mode de vie des communautés juives de Pologne et de Lituanie : s'ils avaient mené des recherches ethnographiques, ils auraient découvert que les communautés juives n'avaient pas de «*dénominateur commun ethnographique laïque*³⁸», ce qui prouve que le judaïsme n'est rien de plus qu'une culture religieuse (p. 236). J'ai du mal à imaginer ce que peut être un «*dénominateur commun ethnographique laïque*» à une époque où la religion façonnait tous les aspects de la vie. Quoi qu'il en soit, des recherches ont certainement été menées sur des «*dénominateurs communs ethnographiques laïques*» : folklore, habillement, musique, alimentation, économie, commerce, structure communautaire, vie familiale, tous ces différents facteurs ont été étudiés. Mais la recherche, semble-t-il, ne satisfera Sand que si quelqu'un prouve l'«absence» d'un «*dénominateur commun ethnographique laïque*».

Sand se sent menacé par la génétique : s'il s'avérait qu'un même lien génétique unissait plusieurs communautés juives, la base factuelle sur laquelle il s'appuie pour nier l'existence d'un groupe ethnique juif s'effondrerait. Il ne prend pas la peine de comprendre les données génétiques des Juifs ; dans certains cas, elles indiquent une parenté dans le pool génétique de communautés juives très dispersées, comme par exemple les Juifs d'Europe de l'Est et d'Irak (Shpilberg et al., 1995). Il est tellement plus facile de minimiser les travaux de tous les généticiens, d'autant qu'ils débattent entre eux et ne sont généralement pas d'accord sur telle ou telle découverte, un phénomène typique de la recherche indépendante. Sand se contente de souligner leurs désaccords et il rejette la science d'un revers de main, en la présentant comme peu fiable et inutilisable par les antiracistes (p. 262). Pour lui, il est plus fiable de construire une théorie sur les bases fragiles de maigres découvertes archéologiques sur la Khazarie, ou d'une analyse linguistique rejetée par la plupart des linguistes, que sur la génétique.

Sand emprunte sa définition du «nationalisme» au cas français. «*La conscience nationale est d'abord et avant tout le désir de vivre en toute indépendance dans un État séparé*», affirme-t-il (p. 287). Cette définition ignore le nationalisme des minorités, qui souhaitent s'exprimer et revendiquer leur culture, mais pas nécessairement dans le cadre d'un État séparé. Un nationalisme culturel peut aspirer à l'autonomie et à l'expression de soi dans le domaine de la langue et de la culture, mais pas nécessairement souhaiter créer un gouvernement territorial. Il peut exister un nationalisme de

³⁷ Cité dans Rosman, *ibid.*

³⁸ J'ai traduit «*secular*» par «laïque» (favorable à la séparation entre la sphère publique et la sphère privée, à la non-intervention de l'État dans les affaires religieuses et à la non-intervention de l'Église dans les affaires de l'État), puisque «séculier» en français désigne une répartition des pouvoirs entre l'Église (ou les Églises) et l'État, ce qui n'est pas du tout la même chose. Mais peut-être n'est-ce pas le sens que lui prêtent Sand et/ou Shapira d'autant qu'ils font allusion à des périodes historiques très différentes (*NdT*).

diaspora, c'est-à-dire une nation dont les membres sont répartis dans plusieurs États, mais qui se considèrent comme appartenant à une même communauté. Toutes ces formes de nationalisme sont apparues au XIX^e siècle chez les Juifs.

Comme le dit Ernst Renan dans son célèbre essai «*Qu'est-ce qu'une nation ?* (1882), le nationalisme est un «*plébiscite de tous les jours*» : c'est le choix conscient d'appartenir à une collectivité caractérisée par l'identification à un destin commun, aux mythes du passé, à la création d'une culture commune, religieuse et laïque, aux liens avec une patrie et à la volonté de continuer à exister en tant que communauté. Jusqu'à l'avènement des temps modernes, la plupart des Juifs ne doutaient pas de leur appartenance à un peuple. Au fil des générations, les différentes communautés juives sont restées en contact les unes avec les autres et, séparément, avec la terre d'Israël pour des questions concernant la religion et la loi juives [Halakah], dans le cadre de relations fondées sur le commerce et l'entraide. Même si les Juifs du Moyen-Orient et d'Europe n'adoptèrent pas le même mode de vie, ils gardèrent la conscience commune d'une communauté au destin partagé. Cette conscience s'exprima dans des moments de crise comme lorsqu'il leur fallut payer des rançons pour des Juifs pris en otages ou lors du prétendu crime rituel de Damas³⁹.

A mon avis, les Juifs ont représenté une nation-en-devenir. Les non-Juifs considéraient aussi les Juifs de cette façon et leur accordaient même des privilèges d'autonomie au-delà de la sphère religieuse – comme en témoigne le Conseil des Quatre Pays⁴⁰ en Pologne. Un intellectuel aussi antijuif que Voltaire voyait les Juifs comme un peuple et associait les Juifs de son époque au peuple biblique d'Israël (Bein, 1990). C'est seulement avec la séparation de l'Église et de l'État, qui se produisit à l'époque moderne, que l'on commença à formuler des objections contre le dualisme religieux et national de l'existence juive, désormais présentée, selon les termes d'Arnold Toynbee, comme «*une relique fossilisée d'une civilisation éteinte*⁴¹». Cependant, les Juifs sont vivants et veulent continuer à vivre une existence nationale, en Israël et dans la diaspora, tout en conservant une relation changeante entre la religion et la nationalité. Le droit des Juifs à se définir sur la base de leurs propres définitions plutôt que sur des définitions qui ne correspondent pas à leur histoire est à la base du droit à l'autodétermination.

L'affirmation selon laquelle le peuple juif n'existe pas est partagée par de nombreux groupes :

- les Juifs qui voudraient s'approprier une autre identité nationale, ou contester tout cadre national quel qu'il soit ;
- les personnes qui cherchent diverses raisons pour remettre en cause les liens entre les différentes communautés juives ;
- ceux qui contestent à la fois le lien entre le peuple juif et la terre d'Israël mais aussi le droit de ce peuple à disposer de son propre État.

Nier l'existence du peuple juif relève tantôt de la quête de l'universalisme, tantôt de considérations sur un nationalisme rival, tantôt d'une simple haine des Juifs, tantôt d'une intolérance à l'égard d'une entité qui n'entre pas dans les définitions figées de la nation et de la religion.

Sand voudrait promouvoir un nouvel agenda israélien, visant à instaurer l'harmonie entre les Juifs et les Arabes, en remodelant l'identité juive. Aussi positifs que soient ses objectifs, ils reposent sur une hypothèse étrange et contestable : pourquoi les Juifs seraient-ils le seul peuple du Moyen-Orient obligé de se débarrasser de son identité nationale et de ses souvenirs historiques afin de pouvoir (peut-être) trouver grâce aux yeux des Israélo-Palestiniens ?

A mon avis, la réconciliation entre les peuples passe par une reconnaissance mutuelle de la vérité,

³⁹ En 1840, la disparition d'un moine capucin et de son domestique à Damas fit naître la rumeur absurde, chez les chrétiens orthodoxes, qu'ils avaient été assassinés afin que leur sang serve à confectionner les pains de la Pâque juive. Cette accusation ignoble fut reprise par l'ambassade de France en Syrie et les musulmans, mais aussi par la presse catholique française et le ministre Thiers. Une campagne internationale amena le sultan ottoman à interdire la propagation de telles calomnies létales (NdT).

⁴⁰ Conseil des Quatre Pays : institution centrale de la République des Deux Nations entre 1580 et 1764. Ce parlement juif était reconnu par le roi de Pologne et avait certains pouvoirs administratifs, religieux et judiciaires (NdT).

⁴¹ Toynbee, *A Study of History*, pp. 171–72. [*L'histoire*, Payot, 1996.]

et non par une analyse artificielle qui présente une façade fabriquée, un quasi-masque qui cache les véritables différences. Tel est le genre d'analyse artificielle que nous propose Sand.

Anita Shapira, *Journal of Israeli History*, n° 28/1, mai 2009

Références

Agassi, Joseph. *Bein dat le-le'um : Likrat zehut le'umit yisre'elit (Entre foi et nationalité : vers une identité nationale israélienne)*, Papyrus, Université de Tel Aviv, 1984. [Du même auteur en anglais : *Liberal Nationalism For Israel : Towards An Israeli National Identity*, Andesite Press, 2017]

Bein, Alex, *The Jewish Question: Biography of a World Problem*, Fairleigh Dickinson University Press, 1990

Dunlop, D. M., *The History of the Jewish Khazars*, Schocken, 1967

Evron, Boas, *Ha-heshbon ha-le'umi (Un bilan national)*, Dvir, 1988 [Du même auteur en anglais : *Jewish State Or Israeli Nation?* Parlux, 2005

Hundert, Gershon David. *Jews in Poland-Lithuania in the Eighteenth Century: A Genealogy of Modernity*, University of California Press, 2004

Klier, John D., compte rendu du livre de Victor Shnirelman, *The Myth of the Khazars and Intellectual Antisemitism in Russia, 1970s-1990s* (Vidal Sassoon International Center for the Study of Antisemitism et Université hébraïque de Jérusalem, 2002). *The Slavonic and East European Review* n° 83/4 (2005), pp. 779-781.

Rosman, Moshe, *Ha-yishuv ha-yehudi be-Polin : Yesodot ge'ografiim u-mishpatiim (La communauté juive en Pologne : Fondements géographiques, démographiques et juridiques)*, Université ouverte d'Israël, 1991

Shpilberg, Ofer, et al., «One of the Two Common Mutations Causing Factor XI Deficiency in Ashkenazi Jews (Type II) Is Also Prevalent in Iraqi Jews, Who Represent the Ancient Gene Pool of Jews», *Blood* n° 85/2, janvier 1995, pp 429-32

Toynbee, Arnold J., *L'Histoire*, Payot, 1996, abrégé des six premiers volumes de *A Study of History*

Twersky, Isadore (dir.), *A Maimonides Reader*, Behrman House, 1972

Wexler, Paul, *Two-Tiered Relexification in Yiddish : Jews, Sorbs, Khazars, and the Kiev-Polessian Dialect*, Mouton de Gruyter, 2002

Yehoshua, A. B. «*Nisayon le-zihui ve-havanah shel tashtit ha-antishemiyut*» (Une tentative d'identifier et de comprendre les fondements de l'antisémitisme), *Alpayim*, n° 28 (2005), pp.11-30. [En anglais : <https://azure.org.il/article.php?id=18>]

Annexe : Sur l'utilisation du mythe des Khazars par les propagandes staliniennes, hitlériennes, nationalistes et antisionistes d'extrême droite

Les extraits ci-dessous proviennent de deux comptes rendus portant sur l'ouvrage de Viktor Shnirelman (*The myth of the Khazars and intellectual antisemitism in Russia, 1970s-1990s*) cité par Anita Shapira dans l'article précédent, et d'un article publié dans un ouvrage collectif intitulé *Juifs d'ailleurs*. Ils nous éclairent sur l'usage politique du mythe des Khazars dans des champs idéologiques où abondent les passerelles, passerelles qui continuent à influencer les milieux dits «antisémites» de gauche en 2023. (Y.C., *Ni patrie ni frontières*.)

Tout d'abord des extraits d'une courte note de lecture de Marlène Laruelle⁴² :

«Le livre de Victor Shnirelman apporte une contribution originale à l'histoire de l'antisémitisme russe moderne en retraçant la présence au sein de discours intellectuels. Avant comme après 1991, un certain antisémitisme s'affirmant comme "scientifique" s'exprime autour du thème des Khazars : ces derniers, probablement d'origine turcique, constituent l'un des seuls exemples de conversion au judaïsme de populations non sémitiques. Ils ont joué un rôle majeur dans l'histoire ancienne de la Russie lors de la formation de l'État kiévien aux IX^e-X^e siècles. La référence khazare permet d'instituer un discours historique fondé sur le thème classique du complot juif (ou judéo-maçonnique) contre la Russie : depuis plus d'un millénaire, les juifs présents sur le territoire russe auraient cherché à écraser les Slaves, le khaganat antique ne ferait que préfigurer la domination bolchevique, elle aussi juive.

L'auteur retrace la constitution de ce courant et l'élaboration de ses arguments : ce n'est pas un hasard si "l'affaire Artamonov", qui voit la condamnation historique des Khazars, a lieu à la fin des années 1940, lors de la montée de l'antisémitisme stalinien. Instrumentalisée par les mouvances nationalistes russes dès les années 1950, cette obsession khazare retrouve une nouvelle vigueur dans les années 1980 (chez I. Šafarevič, V. Kožinov, etc.) et s'épanouit aujourd'hui encore dans l'ensemble des publications dites patriotiques, qu'elles soient orthodoxes ou fascistes. Elle ne s'est jamais détachée de son milieu scientifique d'origine : aussi bien des archéologues "patriotes" que des personnalités reconnues comme L. N. Gumilev (1912-1992) n'ont cessé, dans leurs travaux historiques, de présenter la Khazarie comme un État parasitaire jugé responsable du "retard" russe. Les courants néopaiens accusent quant à eux les Khazars d'avoir, par leur domination économique et politique, forcé les Russes à adopter le christianisme.

Cet antisémitisme s'appuie insidieusement sur des références occidentales qui, de Ernest Renan à Arthur Koestler, ont analysé le khaganat khazar comme l'ancêtre des juifs d'Europe centrale et orientale. Un chapitre du livre est par ailleurs consacré à la version ukrainienne de cet antisémitisme et à ses parallèles avec le cas russe. Il est intéressant de noter que, tout au long du XIX^e siècle, les historiens d'orientation slavophile avaient au contraire eu tendance à affirmer la slavité des Khazars afin de s'appropriier leur brillant héritage. La judaïté des élites khazares laissait alors indifférent et le khaganat était vu avec sympathie. Le cas étudié par V. Shnirelman confirme donc une fois de plus que les arguments historiques du nationalisme russe contemporain ne sont pas nécessairement repris du siècle précédent mais peuvent avoir été élaborés à la période soviétique.

Ce travail se fonde sur une lecture attentive et comparative des textes scientifiques, littéraires et journalistiques jouant de la thématique khazare afin d'affirmer une version particulièrement xénophobe de "l'idée russe". L'auteur montre avec finesse à quel point, dans les milieux nationalistes soviétiques et post-soviétiques, le thème khazar n'est bien souvent qu'un simple euphémisme de l'antisémitisme, comme la "lutte contre le sionisme" pouvait l'être dans le discours officiel. Ce livre permet également de déconstruire les mécanismes de légitimation des discours nationalistes russes qui s'appuient traditionnellement sur des référents scientifiques : il invite donc, et c'est là un mérite de taille, à une réflexion sur les liens thématiques, personnels, mais aussi institutionnels, qui peuvent exister entre sciences humaines et idéologies identitaires.»

⁴² Marlène Laruelle, *Cahiers du monde russe*, n° 43/4, 2002, ppp. 810-811, <https://journals.openedition.org/monderusse/4061?lang=en>.

Pour compléter, voici quelques extraits d'une autre note de lecture⁴³ sur l'ouvrage de Victor Shnirelman analysant «le mythe des Khazars et l'antisémitisme en Russie des années 1970 aux années 1990», écrite par Heinrich Härke, maître de conférences en archéologie à l'université de Reading (Royaume-Uni).

«(...) . Depuis la fin du XIX^e siècle, l'idée que les Juifs d'Europe de l'Est descendent des Khazars est largement répandue. Gumilev, un érudit du 20^e siècle, a suggéré que la nature multiethnique des Khazars faisait d'eux un corps ethnique et politique artificiel ou, selon sa terminologie, une "chimère". Des auteurs russes nationalistes ou antisémites ont affirmé que cette Khazarie était un "État parasite" vivant aux crochets de ses voisins par le pillage, le tribut et les raids d'esclaves. Cela rejoint l'image déformée des Juifs en tant que "parasites", mais fournit également le spectre d'un voisin ennemi prédateur que les nationalistes russes ont utilisé pour rallier leurs compatriotes. Dans sa forme extrême, ce point de vue soutient que la Russie a été sous le joug khazar jusqu'à aujourd'hui, et que l'appareil d'État russe a été sous le contrôle des Juifs khazars tout au long de la période soviétique et au-delà. Ainsi, Lazare Moïsseïevitch Kaganovitch (un membre juif du Politburo et l'un des plus fervents partisans de Staline) aurait exercé une influence néfaste sur Staline et aurait été le véritable pouvoir derrière lui. L'actuel dirigeant du Parti communiste post-soviétique, G.A. Ziouganov, a écrit une thèse de doctorat qui interprétait l'histoire russe dans ce sens. Ironiquement, il existe une image miroir de la perspective communiste-antisémite de Ziouganov : la contre-affirmation selon laquelle les bolcheviks étaient des descendants juifs des Khazars. (...) L'étude approfondie et détaillée présentée dans ce livre montre que l'utilisation antisémite du passé khazar est un phénomène marginal, mais Shnirelman démontre également que de telles notions s'infiltrèrent dans le système éducatif russe.»

Et enfin, ces quelques lignes de Mikhaïl Kizilov illustrent la façon dont les nazis géraient le mythe des Khazars : «*Les Khazars et, plus généralement, les peuples turcs jouaient un rôle majeur dans l'idéologie nazie. Les idéologues de l'hitlérisme faisaient montre d'une gêne certaine envers les Khazars, racialement turcs mais ayant fait leur cette si "indésirable" foi juive. (...) Dans le roman de l'auteur nazi Dagmar Brandt (nom de plume de Mara Krüger), Gardariki, paru en 1944, les Caraites⁴⁴ sont présentés comme une nation sémitique au développement exponentiel qui, tout en étant passée par plusieurs étapes (d'abord "fils de Japhet", puis "Tribus perdues", puis "Khazars" et enfin "Caraites"), aurait toujours vécu en Crimée et aurait depuis la nuit des temps régné sur "Canaan", qui désigne ici la Russie. Dans ce livre, les Khazars-Caraites sont essentiellement figurés comme un élément anti-aryen foncièrement hostile et qui n'aurait cessé de corrompre l'État russe au travers d'innombrables complots juifs. Si la chute du Troisième Reich devait heureusement mettre fin à ces élucubrations, elles faisaient encore l'objet de vifs débats au sein du gouvernement nazi jusqu'à l'été 1944⁴⁵.*»

⁴³ Son compte rendu a été publié dans la revue *Public Archaeology* n° 3, 2004, pp. 189-191, et sur le site <https://www.academia.edu/>

⁴⁴ Secte juive apparue à Bagdad au VIII^e siècle, qui se répandit en Irak, en Perse, puis en Europe centrale et orientale. Sur les élucubrations nazies et celles du régime de Vichy à propos des Caraites, on pourra lire l'article d'Emanuela Trevisan Semi : «L'oscillation ethnique : le cas des Caraites pendant la Seconde Guerre mondiale», *Revue d'histoire des religions*, 1989, n° 206-4, sur le site persee.fr.

⁴⁵ Mikhaïl Kizilov : «La Treizième Tribu : l'héritage fantasmagorique des Khazars» dans l'ouvrage dirigé par Edith Bruder, *Juifs d'ailleurs : diasporas oubliées, identités singulières*, pp. 181-190, Albin Michel, 2020 ; l'article est disponible sur le site academia.edu.